

La divine comédie de Nick Tosches

ROMAN Poète, biographe, journaliste, romancier, l'écrivain américain réinvente à sa façon la littérature. Dans « La main de Dante », il essaie carrément de recréer le monde. Portrait d'un créateur sans complexes ■ PAR CHRISTOPHE MERCIER

Son éditeur nous a prévenus : Nick Tosches aura un peu de retard. Il a passé la nuit à jouer au black-jack dans un cercle des Champs-Élysées, et la matinée a été difficile, même s'il a honoré tous ses rendez-vous avec la presse.

Nick Tosches est attendu comme le loup blanc : c'est une légende vivante. Les amateurs savent que son œuvre très diverse et atypique – romans, essais sur la musique, biographies, articles, poèmes – dessine un itinéraire unique dans la littérature américaine d'aujourd'hui, et un des plus riches et cohérents. Son dernier roman, « La main de Dante », qui a donné lieu à une bataille serrée entre les éditeurs français souhaitant en acquérir les droits, est d'une ambition folle dans sa volonté de mêler roman noir, fragments autobiographiques, art poétique, biographie rêvée de Dante (comme une « Vie imaginaire » à la Marcel Schwob) et étude de la métrique de « La divine comédie », que Tosches connaît sur le bout des doigts.

Il arrive finalement après un retard très raisonnable, accompagné de sa jeune assistante texane, très mignonne. Il porte un jean noir, un gilet de daim, des mocassins de cuir, avec une élégance décontractée un peu canaille : on ne peut s'empêcher de penser à sa fascination pour la Mafia, qui l'intéresse autant que Dante. Dès qu'il ouvre la bouche, on reste fixé sur son regard bleu sous ses paupières tombantes, sur son visage de marbre crispé brusquement, comme en un rictus, par un sourire à faire fondre les pierres et tomber les femmes. Nick Tosches est le charme incarné et, tout au long du repas, chacun sera frappé par son magnétisme, sa drôlerie, son intensité, sa présence.

Pour lors, il raconte une anecdote qui l'a marqué, et qui pour lui incarne un certain esprit français : dans le cercle de jeu où il a passé la nuit – il connaît tous les cercles de jeu parisiens et, lors du Festival de Saint-Malo, il y a quelques années, il était plus intéressé par les nuits au casino que par la tombe de Chateaubriand –, une femme perchée sur un tabouret, visiblement très atteinte par le tabac, toussait à s'en arracher les poumons. Et son compagnon, très at-

tentif, appelait le garçon : « *Cigarettes pour Madame.* » Nick Tosches est ravi. Il répète cinq ou six fois, en français, en mettant le ton, « *Cigarettes pour Madame.* » Dans cette scène, il voit le comble de l'humour noir, tout le ridicule de l'existence.

Il connaît bien la nuit. A l'âge de 14 ans, au début des années 60, il travaillait comme portier dans un bar de New York – tout en apprenant le latin, le grec et l'italien médiéval. Ensuite, il a fait mille métiers – vendeur de lingerie féminine, chasseur de crotales pour le serpentarium de Miami – avant de devenir l'un des plus grands journalistes rock, et de se consacrer à la poésie et à la littérature.

L'écriture au scalpel

Le rock, il est toujours dedans : ses interviews de Jim Morrison et de Patti Smith (il est un de ses proches), republiées dans « The Nick Tosches Reader », riche anthologie qu'il a pris un grand plaisir à composer lors d'un été new-yorkais caniculaire, ont fait date, et Keith Richards est un de ses grands amis. Ces temps-ci, d'ailleurs, il écoute en boucle « Jumpin' Jack Flash ».

Ses premiers livres, « Country » (1977), « Hellfire » (1982, magnifique biographie de Jerry Lee Lewis) et « Héros oubliés du rock n'roll » (1984), tournent tous autour de la musique populaire, et dessinent une sorte de décryptage de l'Amérique à travers sa musique et les musiciens. Farcis d'apartés et de digressions, ces livres ne ressemblent à rien de connu, sauf que, dès les premières lignes, on sait qu'on est en plein dans la littérature, et la plus haute. « Héros oubliés du rock n'roll » est précédé d'une préface signée Beckett, le mois même de sa mort. Ultime texte de l'auteur de « Godot », ou hommage apocryphe ? Tosches, en tout cas, révère Beckett.

Puis Tosches est venu au roman, et sa connaissance de la Mafia a donné naissance à « La religion des ratés » (qui reste un de ses livres préférés) et à « Trinités », noirs, violents et drôles, non dénués de tendresse, à l'écriture au scalpel – une écriture de poète ménager de ses mots. C'est ►



Une élégance
un peu
canaille :
on ne peut
s'empêcher
de penser à
sa fascination
pour la Mafia,
qui l'intéresse
autant
que Dante.

L'auteur

Nick Tosches est né en 1949 à Newark, dans le New Jersey. Après avoir collectionné les métiers improbables, Tosches publie, dans « Esquire », « Vanity Fair », des articles sur la musique américaine, des interviews (parfois apocryphes), des reportages (« Confession d'un fumeur d'opium », Allia). Depuis, on connaît peu de choses de sa vie, si ce n'est son goût pour le jeu, pour la poésie, et certaines de ses amitiés : Hubert Selby Jr, Patti Smith, Keith Richards, Martin Scorsese. Il vit à New York.

L'œuvre

« Country » (1977, Allia, 2000)
« Hellfire » (1982, Allia, 2001)
« Héros oubliés du rock n'roll » (1984, Allia, 2000)
« Power on Earth » (1986, concernant un financier de la Mafia, non traduit)
« La religion des ratés » (1988, Gallimard, 1996)
« Dino » (1992, Rivages, 2001)
« Trinités » (1994, Gallimard, 1996)
« Chaldea » (1999, poèmes, non traduits)
« Night Train » (2000, Rivages, 2002).

à la même époque qu'il a publié « Dino », biographie de Dean Martin, et livre total sur l'Amérique au XX^e siècle à travers l'histoire d'un de ses héros populaires – dont on connaît les liens avec Cosa Nostra (il est question d'une adaptation au cinéma par Martin Scorsese, autre ami de Tosches). Dans la même veine, entre reportage, fiction et poésie, il a donné « Night Train » (biographie du boxeur noir Sonny Liston) et « Blackface », la vie d'un musicien blanc de Géorgie, Emmett Miller. Il n'a jamais cessé d'écrire de la poésie, et ses lectures, véritables happenings, sont célèbres. On n'en doute pas : lorsqu'il a lu, à la fin du repas, avec un plaisir visible, son interview imaginaire entre Madonna et le pape Alexandre VI, on savait qu'on vivait un moment mémorable. Il a même enregistré un disque avec son ami Hubert Selby Jr, l'auteur du roman-culte « Last Exit to Brooklyn », sur lequel ils lisent des textes, accompagnés de musique.

La littérature réinventée

Tous ses livres semblent avoir eu pour dessein d'aboutir à cette « Main de Dante » qui paraît aujourd'hui. Au départ, trois récits semblent s'y côtoyer. On voit Louie, tueur à gages new-yorkais amateur de lingerie féminine, dessouder ses victimes avec une équanimité qui tient à un métier possédé jusqu'au bout des ongles, et à une belle philosophie de la vie, non dénuée d'humour (c'est lui qui donne lieu aux scènes les plus jouissives du livre, avec des dialogues irrésistibles) ; un vieux prêtre sicilien féru d'histoire découvrir dans une cave du Vatican un manuscrit de « La divine comédie » ; et un écrivain américain appelé Nick Tosches (qui a écrit les mêmes livres que le Nick Tosches que l'on connaît, et qui est comme lui un spécialiste de poésie latine et médiévale) se débattre avec un chagrin personnel, un diabète avancé, et ses éditeurs, auxquels il écrit une lettre vengeresse, féroce et hilarante dans laquelle il parle magnifiquement de la littérature en général et de Faulkner en particulier. Faulkner, dont l'ombre plane sur « Hellfire ».

Puis les trois trames se rejoignent : le manuscrit de Dante est volé par Nick Tosches et Louie, et il s'agit maintenant de le revendre. Dès lors, « La main de Dante » devient à la fois un thriller sur le thème « comment changer de peau lorsqu'on est en fuite après avoir volé un manuscrit sans prix » et une biographie intime de Dante, récit de la quête ésotérique et spirituelle qu'il a effectuée pour aboutir à « La divine comédie ».

« La main de Dante » ne ressemble à rien de connu : Tosches embrasse et malaxe des univers culturels différents pour les fondre dans ce qui ne relève d'aucun genre. Comme dans ses autres livres, il réinvente à sa façon la littérature, et, après avoir, à travers ses vraies-fausse biographies (vraies sur le fond, et fausses parce qu'il ne s'agit pas de biographies traditionnelles), recréé l'Amérique, il essaie ici de recréer le monde – le monde immémorial et universel de la création poétique, et son monde intime à lui, avec ses obsessions et ses peurs.

On finira par un coup de chapeau au traducteur, qui a su rendre l'écriture de Tosches, rythmée, précise, incisive ou incantatoire – on imagine bien qu'on n'écrit pas de la même façon sur Dante et sur la Mafia –, celle du poète que Tosches reste avant tout ■

« La main de Dante », de Nick Tosches (traduit de l'américain par François Lasquin, Albin Michel, 420 pages, 23 €).

« Blackface », de Nick Tosches (traduit de l'américain par Héroïse Esquié, Allia, 320 pages, 20 €).